

DOMINIQUE
DROUIN

DE
MÈRES
En FILLES

1

ALICE

Libre  Expression



DOMINIQUE
DROUIN

DE
MÈRES
En FILLES

1
ALICE

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

Chapitre 1

En ce torride été de 1890, à quelques kilomètres du village de Gassin, au milieu des mas et de leurs vignobles se cache une villa somptueuse. Le soleil tout juste levé chauffe déjà tout ce qui se trouve sur son passage, inlassablement, jusqu'à la nuit, qui survient le plus tard possible... Les stridulations des cigales fendent le ciel. La demeure, opulente, semble endormie dans la torpeur ambiante. Rien ne presse, personne n'exige quoi que ce soit. Ici, sous la chaleur et la luminosité accablantes, tout aspire au repos, au relâchement.

Jeanne Martin, alanguie, somnole dans la luxueuse salle de séjour ouverte sur le plan d'eau décoré d'angelots à jamais immobiles, et se demande combien de temps encore elle pourra préserver cet état de plénitude dans lequel elle se complaît. Elle tend la main vers le plateau en argent, posé sur la table élégante de fer forgé et garni en permanence de poires, de prunes et de figes gorgées de soleil, cueillies à même les arbres du jardin. Elle saisit un fruit juteux, le savoure lentement. De sa main libre, elle agite en un mouvement régulier un magnifique éventail d'ivoire finement ciselé, et envoie vers son visage un souffle d'air frais. Si tout pouvait rester ainsi, figé dans la chaleur et la beauté.

Par habitude, elle porte une main caressante sur son ventre et reconforte le petit être lové en elle, l'enfant qui l'accompagne partout où elle va, cette vie qui l'habite et à qui elle s'adresse, constamment, pour un oui ou pour un non... *Le jardinier est*

encore soûl, ce matin... Il vient de tomber, les quatre fers en l'air; au beau milieu des roses... La jeune femme commente tout ce qui fait son quotidien, comme si elle se confiait à quelque ami fantomatique. Depuis plusieurs mois, aucun de ses camarades d'autrefois n'est venu lui rendre visite, ni la saluer, ni prendre de ses nouvelles. Elle s'est exilée. Elle n'a d'échanges qu'avec les employés de la maison, gentils, polis, mais distants. *Quelle importance*, se répète-t-elle pour se convaincre, *tous ces gens qui se disaient mes amis m'ennuyaient, de toute façon ! Je n'ai que ce que mérite une femme adultère, une maîtresse qui s'est offerte à un homme interdit, son propre beau-frère, l'époux de sa sœur unique et adorée !*

Jeanne ne peut réprimer un soupir que Mariette, la ménagère assignée à l'entretien de la villa, remarque :

— Si vous avez envie de quelque chose, madame...

— Avez-vous des enfants, Mariette ?

— Bien sûr, madame, j'en ai trois déjà, et des garçons bien costauds.

— Puisque vous êtes expérimentée en matière d'enfants, vous devriez pouvoir m'aider. Je voudrais empêcher que le mien vienne au monde.

— Au point où vous en êtes, il est beaucoup trop tard... D'ici un mois, deux tout au plus, vous serez libérée; et je me trompe rarement là-dessus.

— Vous ne saisissez pas. Je veux garder ce bébé en moi, qu'il vive en moi, toujours... implore-t-elle tandis qu'une larme roule sur sa joue rosie par les rayons puissants du soleil de Provence.

— S'il existe un moyen, je ne le connais pas, madame, et vous m'en voyez bien désolée. Je vous jure que si je savais... rétorque la pauvre Mariette, embêtée par les lubies de plus en plus étranges de sa patronne.

— Faites qu'il ne naisse pas, Mariette, et j'assurerai votre avenir...

Pendant ce temps, à Paris, deux hommes attablés de part et d'autre d'un magnifique bureau d'acajou ouvragé, devisent à propos du téléphone, cet appareil magique désormais disponible dans la capitale et qui facilite tellement leur travail. Le service a d'ailleurs été étendu à d'autres villes, dont Lyon, Rouen, Marseille et même Bruxelles ! Les hommes semblent chercher à éviter le sujet de ce fœtus plus que gênant, porté par celle qui est la fille de l'un et la belle-sœur de l'autre, et qui constitue pourtant le motif de leur rencontre. Dans leurs rêves les plus fous, l'enfant ne parviendrait jamais à son terme ou, mieux, il n'aurait jamais existé. Au milieu de cette pièce qui pourrait loger facilement une quinzaine de familles pauvres comme on en croise tant dans la ville ces derniers temps, Maurice Achard et Jean-Jacques Martin, son beau-père, pour tromper la réelle raison de leur réunion, bavardent de tout autre chose. Un jour, ils posséderont un bureau plus somptueux encore pour abriter leurs fonctions si importantes d'hommes d'argent, responsables de la fortune de leurs complices commerçants et présidents d'usines. Pourquoi en effet se contenter de beaucoup alors qu'on peut espérer énormément, voire plus ? *C'est l'imagination qui constitue notre limite ! Nous sommes dans un monde où tout est possible*, pensent les deux bougres, s'efforçant tant bien que mal d'éluder la question de cet enfant à naître, et pour lequel il faudra bien prendre des dispositions.

Ils discutent longuement de la chute du prix des denrées alimentaires aussi inexplicable et momentanée qu'imprévisible, de ces tissus qui se vendent au rabais, non sans aborder ensuite la qualité de plusieurs caisses de vin d'un cru exceptionnel qui s'est avéré décevant. Ils maudissent les socialistes, s'attardent enfin sur la chaleur des derniers jours et du temps qu'il fera cet été pour les vacances. À l'évocation de la mer, un malaise s'impose. Dans l'esprit des deux banquiers, un visage se dessine avec une netteté que ni l'un ni l'autre ne veut admettre. Exilée en Provence, Jeanne les implore de lui accorder la faveur de

garder son enfant. Pourtant, cela rendrait la vie impossible à Maurice, et il l'a maintes fois répété. M. Martin propose une solution :

— Je crois que, le mieux, ce serait encore d'envoyer le nouveau-né en Italie. Car les Italiennes sont de bonnes nourrices et ne sont pas voraces sur leurs gages.

Pour toute réponse, Maurice Achard se racle la gorge ; concentré sur ce serrement qui le force à avaler sa salive, il n'ajoute rien, ce qui constitue, en toute logique, une sorte d'acquiescement. Jean-Jacques respire mieux et pousse un soupir de contentement. L'atmosphère dans la pièce devient soudain plus légère : voilà un problème bien résolu ! L'Italie, c'est un joli pays ! Les gens qui en viennent restent à jamais empreints d'une énergie joyeuse. Et puis, cela donnera une belle occasion de fournir à une personne en grand besoin de quoi gagner son pain contre peu d'efforts ! Car ces nourrices, on le sait, sont faites pour allaiter, élever, chérir les enfants. Les Italiennes, encore plus que les autres, ont la vocation et ne manquent jamais de lait. Du coup, la décision s'apparente à une bonne action !

Un fiacre passe dans la rue, juste sous la fenêtre. Jean-Jacques se lève aussitôt pour se consacrer à son incontrôlable manie, celle de parier sur la couleur du cheval. Un jour de chance s'annonce, la bête est blanche... Maurice Achard, fatigué et soulagé à la fois d'en avoir terminé avec cette rencontre mille fois reportée, ferme les yeux et pense au jour où toute cette histoire ne constituera plus qu'un mauvais souvenir. Il déteste éprouver cette tension dans son ventre, l'ombre de cette culpabilité, comme une brûlure qui monte ensuite tout le long de l'œsophage. Il déglutit de nouveau, espérant vainement éteindre le feu du remords qui noircit sa vie depuis qu'il s'est épris de la sœur de son épouse légitime. Mentalement, il demande pardon pour ce faux pas qui met beaucoup de gens dans l'embarras. Heureusement, sa femme ignore tout de « l'accident ».

Comme si les pensées voyageaient, à quatre cents kilomètres de là, Marianne Achard, assise à son secrétaire, déplie le papier blanc et odorant, tandis qu'un sentiment de réconfort l'envahit : écrire à ceux qu'elle aime lui procure en effet une satisfaction profonde et essentielle. S'échappant de la feuille parfumée au lilas, un effluve de printemps se répand quelques instants autour de l'encrier. Marianne s'installe confortablement, prend le temps de se remémorer le visage de son époux, qui lui manque. La brume des petits matins de Londres ne s'est pas encore dissipée même si midi approche. La jeune femme se demande pourquoi elle habite cette ville de brouillard et de bruine, alors que son mari passe de plus en plus de temps en France. Combien de fois a-t-elle posé la question à son conjoint sans obtenir de réponse cohérente ? Ne pourrait-elle pas, à tout le moins, accompagner Maurice quand il voyage à Paris pour affaires ? Cela lui donnerait l'occasion de rendre visite à sa famille, à son père, Jean-Jacques Martin, à sa mère, Élise, et surtout à Jeanne, sa sœur chérie, de seize ans sa cadette, sa presque fille, qu'elle n'a pas vue depuis bien trop longtemps, près d'une année. De plus, même si elle s'exprime parfaitement en anglais, un passage en France lui procurerait le plaisir de parler la langue de Molière, la sienne. Quels motifs expliquent les refus de Maurice et l'entêtement de cet homme à la maintenir ici, dans cet appartement qui n'en finit plus, aux planchers marbrés toujours glacés, dont les immenses fenêtres donnent sur un ciel généralement nuageux ? Perdue dans ses questionnements, elle caresse du bout des doigts les plumes colorées et tente de dominer le sentiment de frustration qui l'étreint. Marianne Achard doit se l'avouer : aucun palace, fût-il le plus somptueux, ne lui fera oublier celle qu'elle a pour ainsi dire élevée, et le terrible manque que son absence lui cause. Le vide de l'existence lui semble d'autant plus grand qu'elle-même fait face, mois après mois, année après année, à son incapacité à mettre une descendance au monde. Marianne a l'impression de tourner en rond dans une cage, à tel point qu'elle crie parfois

pour éloigner la folie de se sentir toujours si seule. Tandis que les larmes lui picotent les yeux, elle se ressaisit, se redresse, inspire longuement. Comment ose-t-elle se plaindre ? Elle qui traverse chaque jour dans un luxe presque écœurant ? Et qui vit bien à l'abri du besoin, au milieu des soieries brodées d'or, des piqués aux motifs les plus complexes et des dentelles importées. Elle qui se nourrit des aliments les plus coûteux et les plus rares, qui a accès au meilleur, à ce qui est hors de prix, et qui parfois s'en lasse.

Marianne replace ses fesses bien d'équerre sur la chaise, saisit une plume bleue, sa couleur favorite, pose le poignet sur le coin de la feuille et se met à écrire : *Mon irremplaçable et tendre sœur...*

Une fois quelques mots rédigés, la jeune femme s'interrompt de nouveau. Incertaine, elle se demande s'il est judicieux d'aborder avec sa benjamine un sujet aussi douloureux mais obsédant que celui de ses grossesses difficiles. De tant d'années sa cadette, Jeanne ignore probablement tout des soucis qui préoccupent sa sœur aînée. Ne risque-t-elle pas, en lui parlant d'une situation aussi délicate, de bouleverser sa sœur en l'éveillant à des réalités qui l'effrayeront, ou pire, la dégoûteront du mariage et des hommes ? Toutefois, Marianne ne peut, sur la question, s'ouvrir à personne d'autre, pas même à son mari de peur de le décevoir une fois de trop. *Je rentre tout juste d'une visite chez le médecin, vous savez, le Dr Borden que je vous ai tant vanté. Il m'a annoncé une nouvelle à laquelle je ne crois pas encore, mais qui me transporte d'une joie tellement grande qu'il me faut la partager. Je tremble si fort à la simple idée de vous l'écrire et de l'officialiser sur un bout de papier...* Tandis qu'elle aligne les mots et sent grandir son bonheur, elle perçoit, au loin, la voix d'un chanteur qui fait ses vocalises ; ce sont les premières notes d'une répétition pour le spectacle qui aura lieu au Royal Albert Hall, tout à côté de chez elle. Le chant des hommes est certainement d'entre tous les arts celui qui lui apporte le réconfort le plus intense et qui lui donne la force de voir le côté positif des choses. *Le Dr Borden m'a appris*

que, cette fois, la grossesse a passé le cap fatidique, celui qu'habituellement je ne franchis pas. En d'autres mots, ma chère sœur et amie, si tout se déroule normalement, je devrais enfin devenir mère d'ici quelques mois. Je n'ose encore y croire et vous demande de ne dévoiler à personne cette nouvelle pourtant si réjouissante. Ni à notre mère ni à notre père, et surtout pas à Maurice si, par hasard, vous le croisissez à Paris. Laissez-moi le privilège de me charger moi-même de lui faire cette annonce qui lui procurera certes le plus grand des plaisirs ! Car existe-t-il sur la terre fonction plus essentielle que celle de devenir parent ? Dire mon exaltation d'y accéder enfin m'est impossible, après tant de tentatives déçues, tant d'années à entretenir l'espoir, à craindre que la vieillesse ne me ravisse à jamais mon rêve, voilà que mes prières seront exaucées, si tout se poursuit comme cela a débuté.

Marianne relève la tête. Les vocalises se sont tues pour céder la place aux éclats de voix des instrumentistes venus s'installer. Marianne regarde autour d'elle, presque étonnée de ne pas trouver Jeanne penchée au-dessus de son épaule, lisant sa lettre et se réjouissant avec elle de cette annonce tant espérée. Dans un geste brusque et sec, elle attrape la feuille noircie de toutes ces paroles d'allégresse, la chiffonne en boule et la lance au panier. Son intermède est terminé : seule et revenue dans la réalité, elle entame une nouvelle missive, sur un ton beaucoup plus posé cette fois et conforme aux propos que doit tenir une aînée de bonne famille à sa sœur de seize ans sa cadette. *Ma sœur chérie, que je n'ai pas vue depuis beaucoup trop longtemps...* L'écriture, mécanique, se poursuit sur le papier, effaçant Marianne et sa joie.

Tandis que sa sœur lui écrit, Jeanne, soufflée par l'intensité de la douleur, s'appuie sur la colonne à quelques pas devant elle. Par terre, les dalles de terre cuite se couvrent d'une flaque d'eau. Ouf ! Elle respire à fond et appelle à l'aide, tout en s'asseyant sur la petite chaise de fer forgé, si délicatement

dessinée et qui lui plaît tant. Une fois de plus, une vive douleur lui déchire le dos. Un spasme violent la traverse et la force à se replier sur son ventre.

— Votre travail commence, madame. Je vais chercher le médecin pendant que Lucette s'occupe de vous.

— Aidez-moi à me rendre à ma chambre.

— Agrippez-vous à mon bras.

Jeanne comprend vite que, entre deux fortes contractions, elle ne dispose que de quelques instants de paix. Elle en profite pour avancer d'un ou deux pas avant de devoir s'arrêter encore pour attendre que le mal la parcoure. De pause en pause, elle met plusieurs minutes à traverser la maison, de la grande terrasse dallée jusqu'au lit, qui sera, pense-t-elle, plus confortable. Mais elle mesure rapidement son erreur : à peine sa tête s'est-elle posée sur l'oreiller duveteux qu'elle constate à quel point la station horizontale lui est insupportable. Elle se remet sans attendre sur ses deux jambes, la position la plus tolérable. Un nouveau séisme la secoue ; elle tremble du bout des pieds jusqu'au sommet de la tête, tandis qu'un cri strident s'échappe de sa gorge. Jeanne a perdu ses bonnes manières et hurle comme un putois ! La dame de compagnie, jeune et ignorante, s'effraie. Elle jette un regard d'angoisse vers l'allée de cyprès, espérant apercevoir une lumière annonciatrice de secours.

— Je m'en vais au petit étang. Dites-leur que je suis là.

— Mais, madame, vous ne devez pas, il faut rester ici...

Jeanne ne l'entend pas et mobilise ses dernières forces pour se diriger, aussi vite que ses moyens le lui permettent, vers le plan d'eau qui trône au milieu des arbres fruitiers et des fleurs. Elle se glisse dans l'onde chaude et réparatrice. Un mouvement s'impose en continu, accompagné d'une douloureuse contraction de tous les muscles. Une irrésistible envie de pousser gagne Jeanne, qui émet un cri guttural et libérateur, puis ressent un relâchement, une paix bienfaisante. Quelques secondes d'immobilité et, de nouveau, le retour de la souffrance.

Elle qui a l'habitude de n'en faire qu'à sa tête a bien tenté un moment de résister aux forces qui la rompent. Mais après ses échecs répétés, elle fut contrainte d'admettre que, cette fois, elle ne mènerait pas la lutte et que regimber ne pourrait que lui nuire. Le chemin qui se traçait en elle ne pourrait aller qu'en une seule direction et ne conduirait qu'à une seule issue : l'expulsion de ce corps devenu trop grand, trop lourd.

Pour la première fois de sa vie peut-être, Jeanne, la forte tête, doit abdiquer. Et c'est ce qu'elle fait. Jeanne se soumet, et ne serait-ce que pour cette leçon-là, l'expérience en aura valu la peine, pense-t-elle, non sans s'en étonner elle-même.

Une nouvelle contraction, plus forte que toutes les autres, signale un changement. *Le bébé arrive*, se répète-t-elle au milieu de ses gémissements. Prenant appui d'une main au fond du bassin, elle se tourne sur le côté pour se laisser flotter dans le liquide salé. Comme si une épée l'avait fendue tout du long, elle s'abandonne à une force qui ouvre ses jambes et expulse une boule chaude et ronde, une tête humaine. Puis, une poussée puissante et magistrale complète l'éjection de l'enfant. Jeanne, au milieu du plan d'eau, a la présence d'esprit d'agripper le nouveau-né, de porter sa tête au-dessus de l'eau et de serrer le petit être vivant tout contre elle. Quelques secondes plus tard, le bébé fait entendre son cri. Celle que Jeanne aurait tant aimé garder en elle vient de faire son entrée au monde : une fille déjà magnifique aux yeux de sa mère, la plus belle merveille de l'univers.

Jeanne se dit qu'elle ne pourra plus quitter cet être précieux à qui elle a donné vie, ce bébé adorable, son œuvre, sa réalisation ! Plus brûlante encore que la déchirure de la naissance, celle de la séparation à venir la bouleverse déjà. Son malheur est si vif qu'en posant les lèvres sur le front de son poupon elle éclate en sanglots, coulant comme une cascade dans la nuit. Elle pense à Marianne, à Maurice, à elle, à l'enfant, et regrette leur malchance à tous. Ce serait plus simple si tout le monde se détestait.

Quelques jours après cet événement duquel il s'est tenu assez loin, mais qui le concerne tout de même un peu, Maurice Achard, de retour à Londres, s'installe à table comme il le fait toujours à l'heure du souper. Cette fois, il déroge un peu à ses sacro-saintes habitudes, déplie avec lenteur le papier blanc que son épouse croyait avoir définitivement jeté. Marianne avale l'escargot au beurre à l'ail citronné sans remarquer le geste de son mari.

— On m'a apporté ça, ma très chère amie, trouvé dans la corbeille de votre secrétaire. Quelqu'un a reconnu votre écriture. C'est bien de vous, ce mot ? Corrigez-moi si je fais erreur...

Incommodée par la surprise, Marianne bafouille une réponse maladroite. Elle se rattrape aussitôt, jugeant inutile de nier l'évidence.

— Bien que je me trouve fort heureux d'apprendre une nouvelle aussi inespérée, il reste que, venant de mon épouse, je me serais attendu à une transparence et à une honnêteté absolues. En cela, je suis un peu déçu, il m'est difficile de vous le cacher, très chère.

À quoi bon rechigner ou se défendre quand tous les faits vont contre soi ? Marianne rage d'avoir été trahie par l'une ou l'autre de ses femmes de chambre, qui l'aiment, mais qui, malgré leur tendresse à son égard, ne respectent que le pouvoir mâle. Une femme doit la complète vérité à son mari, même si l'inverse n'est pas requis et que cela constitue, en toute logique, une injustice.

— Je ne désirais que vous épargner, une fois encore, une fausse joie...

— Dommage, car au lieu de cela, vous avez agi d'une manière qui me déçoit amèrement. Mais bon, disons que, si vous me jurez de ne plus recommencer, je suis disposé à vous pardonner et à retrouver ma bonne humeur.

Marianne le lui promet, car elle regrette désormais sincèrement d'avoir osé dissimuler quelque chose à celui qui la protège, la loge, la nourrit, lui offre un statut que la majorité des femmes d'Europe lui envieraient. Elle a, en effet, eu le privilège d'épouser un aristocrate, un banquier de la troisième génération d'hommes d'affaires influents, un sang bleu. Leur mariage, conclu à la satisfaction de leurs familles respectives, a permis un enrichissement considérable pour les descendants de leur lignée. Encore faut-il qu'ils naissent ! Et que Dieu accorde au couple la bienveillance d'avoir au moins un garçon.

PROVENCE, 1890. Alice Martin naît de l'union illégitime entre un homme marié et sa jeune belle-sœur. Le destin voudra qu'elle grandisse sous la garde de son père naturel et de son épouse, qui ignore tout des origines de sa fille adoptive. Perpétuellement en quête d'amour et de vérité, elle trouvera dans la pratique du piano son seul réconfort.

Claudio Calvino, un immigrant italien pauvre, travaille sur le parvis de l'Opéra de Lille. Sa vie bascule lorsqu'un *maestro* l'entend chanter des airs populaires et lui fait une offre qu'il ne peut refuser. À quinze ans, il quitte tout pour devenir chanteur d'opéra.

Ces deux destins que tout opposait ne feront plus qu'un dans une grande passion amoureuse et musicale. Alice et Claudio quitteront la France et s'établiront au Canada pour y élever leur descendance.

La saga *De mères en filles* se déroule tout le long du xx^e siècle et se décline sur quatre générations de femmes déterminées à prendre en main leur existence pour connaître le bonheur.

Dominique Drouin, petite-fille de Mia Riddez-Morisset, travaille dans le milieu de l'écriture et de la télévision depuis près de trente ans. Elle a participé, entre autres, à plusieurs projets en tant que scénariste : Les Poupées russes, Le Grand Remous, Terre humaine, Sous le signe du lion, Parents malgré tout, Ent'Cadieux, Ramdam et Watatatow. De mères en filles est sa première série romanesque.

